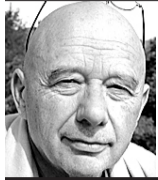


# Revitaliser les langues nationales

**Peter Köppel**, consultant en communication alémanico-romand, estime qu'il manque des passerelles entre les communautés linguistiques en Suisse, et propose des remèdes



On aime apprendre une langue quand elle est la promesse d'un univers qui vous attire et dont on aimerait faire partie. Pour faire durer notre zèle, il nous faut la perspective de participer à un monde plein de possibilités nouvelles. Le rêve n'est pas étranger à ces motifs puissants, qui permettent de soutenir l'effort pour arriver à communiquer dans un autre idiome que le nôtre. Il y a, bien sûr, d'autres motifs plus terre à terre pour nous lancer dans l'exercice souvent pénible de cet apprentissage: l'intérêt économique qu'offrent de nouveaux marchés, des perspectives professionnelles et, finalement, la nécessité et la contrainte pures et simples. Beaucoup d'Alémaniques apprennent avec plaisir l'anglais. Mais le français? Dans l'écrasante majorité des cas, ils l'apprennent parce que cela fait partie de leur programme scolaire obligatoire.

Je sais de quoi je parle, car j'ai enseigné, en Suisse alémanique, le français dans un gymnase, et la littérature française à l'université. J'avais été attiré moi-même par la littérature et la philosophie qui s'exprimaient dans cette langue. C'était pendant les années 60 du siècle dernier. Je n'étais pas en phase avec mon époque, il est vrai, car c'était de l'anglais qu'émanait la promesse d'avenir, grâce à une prospérité dont les Etats-Unis étaient le moteur le plus puissant et le rêve. Nous étions hypnotisés par une culture «prête à consommer» véhiculée par une industrie du show-business et du cinéma hyper-puissante. Cette prospérité fut surtout économique, bien que l'adhésion à une culture d'importation nous donnât l'illusion de

comprendre le monde. En plus, cette langue représentait une nouvelle forme d'expression simple, courte («be short!») et imagée. Le français par contre, langue de culture et du discours complexe, langue du XIXe et du XXe siècle commençant, n'était plus à la mode.

Tandis que la cote du français est toujours en baisse en Suisse alémanique, c'est la langue qui compte le plus d'heures d'enseignement dans nos écoles. Face à cette situation, les uns cherchent à redimensionner la place qu'occupe le français, en lui préférant l'anglais et d'autres langues, d'autres cherchent des méthodes pour rendre cet enseignement plus efficace, jusqu'à prôner des leçons de langues étrangères en général, dont le français comme langue principale. Or, le recul du français n'est pas seulement un phénomène de langue, mais de société.

## La globalisation a conditionné une évolution contraire à la cohésion des régions linguistiques en Suisse

En fait, la globalisation, phénomène positif d'ouverture et d'abolition de frontières, a conditionné en même temps une évolution contraire à la cohésion des régions linguistiques en Suisse, en contribuant à leur cloisonnement mutuel, motivé par l'égoïsme régional dans la course aux marchés extérieurs. Par conséquent, le français a quasiment disparu de la vie quotidienne alémanique.

Comment dès lors rendre le français de nouveau attractif outre-Sarène? La question a trait aux relations entre les régions et sur la valeur de la cohésion de la Suisse aux yeux des jeunes générations.

En fait, en Suisse alémanique, un en-

gouement pour la région romande pourrait très bien coexister avec le *mainstream* anglophile. L'attraction devrait venir du mode de vie différent des Romands, combiné avec une bonne dose de tolérance et d'ouverture d'esprit à l'égard des Alémaniques. Pour y arriver, il n'y a qu'une seule recette: une présence forte et continue dans l'autre région.

A l'époque où, grâce à Facebook et à Skype, même l'Australie est à portée de clic pour chacun, il s'agit d'encourager et de faciliter des contacts réguliers, dans des contextes qui favorisent l'interaction. A cette fin, il faut des passerelles institutionnalisées, accessibles aux jeunes, et perçues par eux comme une invitation. Cela concerne naturellement le secteur de la formation, qui pourrait ainsi rendre plus utiles les leçons de français imposées aux jeunes, mais aussi les entreprises actives sur le territoire national, appelées à prendre soin des conditions-cadres politico-sociales de leur activité. Cela concerne aussi les citoyennes et citoyens conscients de l'importance de la cohésion des régions helvétiques.

Il nous faut des passerelles alémanico-romandes sur le mode du partenariat public-privé, des villes jumelées, des partenariats d'entreprises, d'écoles et d'associations, de vrais tandems alémanico-romands, et une offre attractive d'événements et de manifestations en commun. Quand des villes romandes inviteront à tour de rôle des groupes d'Alémaniques, leurs villes jumelées feront de même, et les entreprises se jalouseront le droit d'accueillir leurs invités chez elles, les autorités locales et cantonales voudront profiter de la tribune qui leur est ainsi offerte, et vous verrez renaître sur les plates-formes interactives des jeunes les contours d'un espace public helvétique revitalisé. Notre microcosme germano-franco-italien pourra ainsi recouvrer sa vitalité au sein des grands courants globalisateurs.

# Cachez ces anglicismes...

**Soghra-Madeleine Sadeghi**, traductrice, raconte un jour ordinaire sous le règne inquiétant du «franglais»

Nombreux sont ceux pour qui – quel que soit le niveau de responsabilité – les cadres moyens, supérieurs ou dirigeants sont des *managers*, installés dans des bureaux au *look* très *design*, dont le *job* est bien entendu de faire du *management*, de jongler avec *input* et *output* et d'établir des *business plans* pour leur *compagnie*, dans le cadre de *workshops*, voire de *task-force*, en vue d'une prochaine *joint-venture* ou pour financer une nouvelle *start-up*. Pour y parvenir ils sont aidés dans leur travail par des *consultants surbookés* et des *services de support*, qui font de la *maintenance* avec tout leur *know-how*, en particulier dans le domaine de l'*IT*, cela le *PC portable* ou tout autre *gadget* électronique sous le bras, entre deux *briefings* ou *meetings* dont l'*agenda* est très chargé et qui sont inévitablement suivis de *debriefing*, car il faut faire avancer les choses et procéder à un nouvel *audit* avant la prochaine *info session*, où le *staff* attend de savoir quelle sera l'évolution du *core business*, ainsi que les prochains *events* qui refléteront les *trends* de l'année à venir, lesquelles (comme chacun sait) sont destinées à gagner des *market shares* tout en veillant à passer des accords avec ses *business partners* pour arriver à des *win-win situations*, cela bien que chacun pense toujours, avant toute chose, à examiner le côté *WIIFM*, comprenez *What's in it for me?*, que l'on pourrait traduire par un très français «Qu'ai-je à y gagner?». Alors, bien sûr, c'est le *stress absolu*, car comme l'on dit: *Time is money*, même si presque plus personne n'utilise de *cash*!

Mais les termes utilisés n'ont que peu d'importance puisque tous les *professionnels* se comprennent quand ils *approchent* les personnes de contact auxquelles ils ont déjà envoyé des *mails* pour leur exposer en quelques *bullet points* les grandes lignes du *deal* qu'ils proposent dans le cadre de l'organisation d'un *Gala Evening*, prévu en fin d'année pour une *action de fundraising*, soirée du genre longues robes et *smokings* à l'occasion de laquelle des *majors* seront sollicitées pour apporter des *matching funds*. Mais, bien sûr, pour parvenir à ses fins, il faut dans ces cas-là veiller à ce que tout soit très *attractif*, car les *CEO* des grands *leaders* du marché n'ont que l'embaras du choix, attendu le nombre d'*opportunités* qui leur sont soumises à longueur d'année.

Et, après avoir bien réfléchi à tout cela, on desserre sa cravate – légère entorse au *dress code* – et l'on s'accorde un petit *lunch* ou du moins un *coffee-break*, histoire de parler avec un collègue de son *hobby* du moment et du prochain *week-end* durant lequel il faudra se plier aux habituelles corvées de *shopping*, après quoi on peut imaginer faire un petit *jogging* qui remettra peut-être les idées en place pour se préparer à endurer le *one-man-show* d'un nouvel humoriste ou le *soap* que regardent les enfants à la télévision, suivi de quelque *interview* d'improbables *stars* ou pire de *people* incertains... De toute manière, les enfants n'arrêtent pas de *zapper*. Alors, on échappera éventuellement à un sérieux coup de *blues*, voire à un vrai *break-down*, si l'on a encore le courage de se mettre à l'ordinateur pour *surfer* sur le *Web* et *chatter non-stop* avec les copains, *fans* de foot qui *supportent* tous leur équipe nationale et n'ont pas trouvé l'arbitrage très *fair-play* quelque part en Afrique du Sud...

Enfin, tout cela n'est pas très *fun*, alors pour se changer vraiment les idées, on pourrait inviter prochainement des amis pour griller quelques *steaks* lors d'un *barbecue* ou peut-être passer trois jours dans un joli *camping-car*, un *mobile home*, peut-être même un pittoresque *bed & breakfast*, afin de se régénérer, de lire tranquillement le dernier *best-seller*, un *thriller* fantastique, à moins d'opter pour une lecture du *reader's digest*.

D'un autre côté, si l'on préfère les émotions fortes, on peut tout aussi bien faire du *trekking*, du *rafting* et même du *bungee jumping*, après quoi l'on feuillet-

tera un quelconque *flyer*, lequel vantera les mérites des vols *low-cost* qui donnent des ailes à bon marché pour migrer vers le sud et fuir une réalité souvent déprimante. On peut alors trouver beaucoup mieux et se réfugier dans un *resort* où l'on aura pris le soin de choisir un magnifique *design hotel*, surtout pour ceux qui hésitent à faire leur *coming-out* et ont tendance à rester terrés chez eux, en *short* et *T-shirt*, à faire du *coconing*, en avalant un bol de *cornflakes* ou quelques *chips*. Mais, quels que soient les déboires de chacun, il faut avoir la force de se ressaisir, d'enfiler son *jeans*, de s'arroser d'*after-shave*, de jeter un *sweat* sur ses épaules, de reprendre son air *cool* et d'affronter le monde la tête haute, avec des allures de *golden boy*, l'essentiel étant de ne jamais avoir l'air d'un *loser*.

## On peut rêver à la vie de «jet-setter», logé dans un «loft» luxueux, où l'on pourra organiser des «parties»

Après tout, il suffit de sauter dans son *break* ou son *van*, voire sa *jeep*, en se disant qu'avec un bon gros *cheeseburger-ketchup* dans l'estomac, acheté en vitesse au *drive-in*, on peut relever tous les *challenges* et peut-être même jouer au *Swisslotto* et toucher le *jackpot*! On peut alors rêver à la vie de *jet-setter*, logé dans un *loft* luxueux, où l'on pourra organiser des *parties* pour *partager* un *drink* avec des amis branchés, qui *échangeront* avec vous sur la vie, entre deux *castings* et en parlant du dernier *DVD* ou *clip* admiré sur son *iPad*, du dernier *CD* écouté dans une ambiance assez *groovy*.

Mais la réalité se rappelle bien vite à vous. Il faut tout d'abord payer la *babysitter*, qui a passé la journée chez vous pour garder votre dernier cadeau du ciel pendant que votre femme suivait son cours de *stretching* et d'*aerobic*, avant de passer à son habituelle détente à l'institut de *wellness* du *country-club* et conclure par l'interminable séance de *make-up*, munie de son *eye-liner*, de son *mascara waterproof*, de son *blush* et de son *gloss* aux teintes de saison et de tout le reste, jeté à la va-vite dans son *vanity-case*, puisqu'elle rêve encore de ressembler à un véritable *sex-symbol* ou, du moins, à une *pin-up* moulée dans sa nouvelle robe *vintage*. Peut-être ira-t-elle un jour jusqu'au *lifting*? Qui sait?

Et puis, il y a toujours les *news*, inévitablement déprimantes, qui vous martèlent le crâne avec l'existence de *boat-people* et de *townships*, le naufrage d'un *supertanker*, les grands *scoops* concernant les *traders*, les dernières recherches sur le *big bang*, les fuites sur des documents *top-secret* ou alors les dernières nouvelles assez *trash* concernant un quelconque *top-model*. Mais pourquoi donc nous miner le moral? On préfère de loin tout ce qui est *glamour* et *excitant*!

Et avec tout ça, la journée n'est pas finie! Il faut foncer au *Do-it-yourself*, car votre aîné a décidé de *tuner* sa voiture *second-hand*, puis ne pas oublier d'aller rechercher le petit dernier chez les *boy-scouts* et lui acheter un *snack* sur le chemin ou carrément un *hot-dog*, car il a toujours aussi faim. [...]

Pas une minute de répit pour reprendre son souffle, pour faire un *break*... ni pour savoir tout simplement... quelle langue on parle encore vraiment...

Eh oui, ainsi va la vie pour les enfants du *baby-boom*, du XXe siècle. Pas de *password* pour un *log-in* direct au paradis des bienheureux, ni de paix de l'âme pour les... traducteurs ou du moins pour les traducteurs francophones! Mais, tout de même, reprenons nos esprits: il n'y a pas de honte à parler français! Et souvenons-nous qu'entre celle de Molière et celle de Shakespeare, il faut savoir choisir sa langue et oser s'y tenir!

Article paru sur [www.defensedufrancais.ch](http://www.defensedufrancais.ch)

# Le français, idiome local

**Xavier Comtesse**, directeur romand d'Avenir Suisse, juge inutile de défendre le français, puisqu'à son avis il n'est pas menacé en tant que langue limitée aux usages quotidiens



Jean-Pascal Delamuraz, l'ancien conseiller fédéral vaudois, aujourd'hui disparu, avait coutume de commencer tous ses discours par une blague. Ainsi, lors des promotions à l'école cantonale de langue française à Berne, dans les années 90, il interpella les parents en leur posant cette question: «Comment appelle-t-on quelqu'un qui parle deux langues?» Et l'assemblée de répondre en chœur, «un bilingue» et lui de continuer: «Comment s'appelle une personne qui ne parle qu'une langue?» Grand silence. Il répondit malicieusement: «Un francophone»! Dans l'assemblée, des rires gênés suivirent sa réponse, mais tous les francophones présents avaient saisi la force de cette boutade.

En effet, à Berne, au sein du gouvernement suisse, l'équilibre des langues n'est pas de mise. Tout se passe d'abord en suisse-allemand. L'oralité est le vecteur de communication de notre gouvernance. Lorsque les choses sont écrites, c'est que le consensus a été en grande partie atteint et lorsqu'elles sont traduites en français, quelques semaines plus tard, c'est qu'il n'y a plus rien à changer! C'est ainsi que fonctionne la Suisse.

Pour la minorité francophone du pays, c'est une réalité difficile à admettre. Et pourtant, tout pouvoir a son langage. La gouvernance de notre pays n'échappe pas à la règle. Les minorités linguistiques, de par le monde, l'apprennent souvent à leurs dépens. Ainsi, lorsque de jeunes Romands débarquent à Berne, fiers de leur bonne connaissance de l'allemand, ils sont surpris dans un premier temps par le fait qu'on leur parle en français

plutôt qu'en allemand, et ce non par politesse, mais juste pour éviter à l'interlocuteur de montrer sa difficulté personnelle à bien maîtriser le *Hochdeutsch* et qu'ensuite toutes les véritables discussions n'aurent pas lieu en allemand mais en suisse-allemand. Et ce n'est de loin pas la même chose pour un Romand!

Dans les relations internationales, c'est pareil. Sauf que l'anglais est utilisé à la place du suisse-allemand. Que vous preniez la gouvernance mondiale en matière politique, scientifique, économique, commerciale, les médias ou Internet, tout est en anglais. Ce constat n'a rien d'un jugement. C'est comme ça.

## Nous vivons dans un monde-village qui a une double réalité: le local et le global

Pour les peuples maîtrisant une langue locale ou régionale hors de celle du pouvoir global, l'apprentissage de l'anglais devient obligatoire. Pour les francophones romands, la situation est encore pire car ils doivent posséder au minimum deux langues supplémentaires s'ils veulent participer aux affaires du monde. C'est une réalité qui appelle peu de commentaires car c'est un état de fait incontournable. Cependant, on peut tout de même en tirer une conclusion majeure: quel que soit le type de pouvoir, ce dernier s'exprimera avant tout dans une seule langue. Dès lors pour la plupart des peuples du monde, il s'agira de maîtriser principalement deux langues: la langue maternelle pour le local et la langue paternelle pour le global. La maternelle pour les activités quotidiennes et la paternelle pour la gestion des affaires de pouvoir.

J'entends déjà tous ces avis divergents butant sur les mêmes questions: que

faites-vous de la diversité culturelle? Savez-vous que le français est une langue officielle à l'ONU et qu'il existe des millions de personnes qui ne parlent que le français? Qu'en est-il du mandarin qui est la langue la plus parlée au monde, etc. Les arguments pourraient être repris, un à un, pour être patiemment analysés et démontrés. Mais, je ne vais pas me lancer dans cet exercice. Non, ma vision est résolument tournée vers le futur. Nous vivons dans un monde-village qui a une double réalité: le local et le global. Les langues sont l'expression de cette dualité au même titre que la culture, le social, l'économie, etc. Il ne s'agit pas de niveler cette situation par une globalisation unificatrice mais bien de comprendre la force des équilibres linguistiques entre local et global.

Ainsi, les langues paternelles que sont le suisse-allemand et l'anglais pour nous autres romands nous permettent d'accéder aux sphères des pouvoirs nationaux et internationaux. Il faut les considérer comme une interface entre nous, habitants du territoire, et les formes d'organisations supérieures comme la nation, l'Europe, le monde.

Note souveraineté et notre identité ne sont pas remises en cause. Elles doivent s'organiser sur ces deux groupes de langues comme sur deux piliers: le maternel et le paternel. Cette prise de conscience pourrait éventuellement nous aider à mieux fonctionner.

En conclusion, la langue maternelle ne s'oppose pas à la paternelle, et donc le français ne s'oppose ni au suisse-allemand, ni à l'anglais. Elle concerne avant tout d'autres moments spécifiques de notre réalité quotidienne. Les choses ne sont évidemment jamais aussi tranchées et les langues s'entremêlent toujours. Mais, la question de la défense d'une langue, fût-elle le français, ne devrait plus concerner la question du pouvoir global car la bataille pour l'accession à la langue de la gouvernance s'est achevée depuis longtemps.